

## LES DIALOGIQUES DU MEMORIAL DE CAEN

Cycle 2016

Premier semestre

Conférences de Charles-Edouard Leroux

[celeroux@orange.fr](mailto:celeroux@orange.fr)

Cycle 2016 – Deuxième partie : Trois philosophies du déracinement

### 2. Frantz Fanon (1925-1961) ou l'homme se recomposant.

La courte existence de Frantz Fanon n'a pas empêché ce psychiatre français né en Martinique de demeurer l'un des penseurs engagés les plus lucides de la décolonisation, celles de l'Algérie et du mouvement panafricain dont il a exactement analysé la portée sur l'esprit des colonisés comme sur celui des colonisateurs. Très influencé par l'homme Sartre et par son œuvre, Frantz Fanon nous permet d'accéder à la compréhension des souffrances engendrées par le déracinement.

---

De même qu'à propos d'Albert Memmi lors de notre rencontre précédente, je crois important de se poser la question de savoir dans quelle mesure la pensée de Frantz Fanon est encore d'actualité. C'est une question urgente dans la mesure où certains aspects des graves problèmes que vivent nos sociétés sont à appréhender comme des suites et des séquelles des décolonisations, en l'occurrence pour les relations entre Français, Maghrébins (surtout Algériens, mais pas seulement) et Africains. Frantz Fanon, né en Martinique en 1925, n'a pas eu le temps, comme l'a fait Albert Memmi par exemple, de vivre et d'analyser la période qu'on appelle *postcoloniale*, en particulier le devenir des pays décolonisés et l'évolution des nouvelles générations de Français arabo-musulmans. Pourtant les ouvrages majeurs de Fanon, que l'on peut toujours lire en collection de poche et qui ont fait en 2011 l'objet d'une réédition très intéressante en un volume<sup>1</sup>, constituent une source précieuse de réflexion pour cerner un certain nombre de violences sociales/sociétales que pose au XXI<sup>e</sup> siècle la mondialisation.

Nous ne pouvons déchiffrer le présent sans nous référer à ce que j'appelle une *continuité mémorielle*. Les combats de Frantz Fanon contre le nazisme et contre le colonialisme sont ancrés dans la Seconde guerre mondiale, la colonisation, la Guerre d'Algérie et le début de l'indépendance africaine. Fanon est mort jeune, en 1961, à 36 ans, d'une leucémie. Mais sa disparition a laissé intacte la somme de ses écrits

---

<sup>1</sup> Frantz Fanon : *Œuvres*. 884 p., La Découverte, 2011.

dont se réclament précisément nombre de ceux qui, depuis un demi-siècle s'efforcent de comprendre ce que devient le monde après la Shoah, après les décolonisations, après la chute du communisme, quand il s'avère que tout semble parfois se passer comme si nous avions déjà oublié la somme des tragédies et des horreurs dont nous devrions pourtant avoir tiré des leçons, faute de quoi les choses pourraient bien recommencer...<sup>2</sup> Et de fait, nous pouvons avoir le sentiment parfois que le monde présent est en proie à la folie...

Or précisément, l'une des particularités de la pensée de Fanon réside dans sa formation de médecin-psychiatre, soucieux de *soigner*. La conscience précoce et aigüe de Franz Fanon que les situations de domination, en particulier la situation coloniale, produisait chez les individus et dans les groupes des dégâts psychiques graves et durables a constitué l'une des motifs constants de ses engagements à la fois politiques et psychiatriques, ce qui donne à la réflexion de l'auteur des *Damnés de la terre* une dimension supplémentaire, qui me conduit à approfondir les premières réflexions sur le déracinement esquissées précédemment à la lecture des essais d'Albert Memmi.

Je rappelle ce que j'entends par *déracinement*, à savoir le mal-être, le malaise, la désorientation émotionnels et intellectuels éprouvés par des individus et par des groupes privés de leur environnement réel ou symbolique par des circonstances plus ou moins violentes. Ce déracinement que j'ai déjà évoqué à propos de la lecture d'Albert Memmi, nous le retrouvons chez Fanon, qui parle constamment de *mutilations* et de *destructions* à la fois physique et psychique provoquant chez les sujets des états de peur et de colère, conduisant parfois à la folie. Le déracinement est donc un état de *dissociation* dont souffre à divers degrés un certain nombre d'individus rendus si fragiles qu'ils deviennent manipulables ou incontrôlables. *Dissociation* est un terme de psychologie élaboré à la fin du XIXe siècle par Jean-Martin Charcot, Pierre Janet et Sigmund Freud pour désigner les dérèglements émotionnels et intellectuels consécutifs à des chocs traumatiques dont l'intensité engendre des formes de schizophrénie, d'amnésie, de phobie, de dépression et autres troubles de l'identité. Franz Fanon cite, en exergue de son essai de 1952 intitulé *Peau noire, masques blancs*<sup>3</sup>, une phrase d'Aimé Césaire extraite du *Discours sur le colonialisme* (devenu un classique de la philosophie politique du XXe siècle) : « *Je parle de millions d'hommes à qui on a inculqué savamment la peur, le complexe d'infériorité, le tremblement, l'agenouillement, le désespoir, le labyrinthe.* »<sup>4</sup>

Il se trouve que parmi ces millions d'hommes et leurs descendants un certain nombre n'en a pas fini avec toutes les formes de ressentiment auxquelles donnent lieu les mémoires des tragédies qui ont

---

<sup>2</sup> Là-dessus, lire Tony Judt : *Retour sur le XXe siècle. Pour en finir avec l'ère de l'oubli* (2008). 647 p. Champs essais/Flammarion, 2012, et Thérèse Delpech : *L'ensauvagement. Le retour de la barbarie au XXe siècle*. 266 p., Grasset et Fasquelle, 2005.

<sup>3</sup> Frantz Fanon : *Peau noire, masques blancs* (1952).

<sup>4</sup> Aimé Césaire (1913-2008) : *Discours sur le colonialisme* (1950). 58 pp., Présence Africaine, 2000.

dévasté leurs pays et leurs groupes au cours des dernières décennies qui ont pourtant, assez souvent, vu des libérations, des victoires et des réconciliations. Et s'ils n'en ont pas fini, c'est que persistent, de manières parfois inconsciente ou subconsciente, les traumatismes dont le *Discours* d'Aimé Césaire, cité plus haut, indique la teneur.

Je reviens à l'hypothèse que j'ai proposée lors de notre précédente rencontre : là où se manifestent aujourd'hui des régressions, retour des nationalismes, des racismes et des xénophobies, resurgissement des haines et des violences là où l'on croyait avoir créé des unions et des solidarités, c'est que quelque chose n'a pas été digéré, qui donne lieu à autant de violences.

Dans ce contexte, il semble que la pensée et l'action de Frantz Fanon soient consacrées à ouvrir la voie de la libération à tous ceux qui sont concernés par la déchirure et le mal-être du déracinement. Cette voie tient toute entière dans la lutte, dans l'engagement qui précisément constituent une ouverture, ouvrent le futur à de nouveaux possibles.

Dans la Préface qu'il a consacrée à la récente édition des *Œuvres* de Frantz Fanon à l'occasion de la réédition de 2011, le philosophe camerounais Achille Mbembe qui enseigne la philosophie en Afrique du Sud et aux Etats-Unis, et dont l'ouvrage de 2013 intitulé *Critique de la raison nègre*<sup>5</sup> constitue certainement l'un des apports les plus précieux à une réflexion lucide sur les rapports de l'Occident avec le monde, rend hommage à Frantz Fanon pour la dimension, que l'on peut juger idéaliste ou utopique, de son combat, le seul qui soit susceptible d'arracher les hommes aux états de folies engendrés par les déracinements. Mbembe résume à sa manière les trois dimensions de la démarche de Fanon : 1. « ... détruire ce qui détruit, ampute, démembré, aveugle et provoque peur et colère », en somme les causes du déracinement ; 2. « ... accueillir la plainte et le cri de l'homme mutilé, de ceux et celles qui, destitués, ont été condamnés à l'abjection », ce qui revient à souligner la dimension constructive de la lutte, occasion de rassemblement et de partage ; 3. « ... soigner et guérir ceux et celles que le pouvoir a blessés, violés et torturés, ou simplement rendus fous », ce qui indique que la tâche du psychiatre n'est pas de contraindre et d'adapter coûte que coûte, mais de délivrer les individus souffrants des états de folie que constituent les déracinements.

Engagé dans le combat pour l'indépendance de l'Algérie, Frantz Fanon était convaincu que la conquête de l'indépendance nationale ouvrait aussi la voie à la décolonisation des esprits, et à l'émergence d'un homme nouveau, progressivement libéré du poids des souffrances et des injustices accumulées. C'était du moins l'objectif qu'il se fixait. Evidemment, s'il avait vécu un peu plus longtemps il aurait fait le même constat qu'Albert Memmi, et aurait été profondément affligé de voir que, loin de guérir des violences et des souffrances perpétrées par le système colonial, l'Algérie indépendante, comme tant d'autre ex-colonies, a repris à son compte et perpétué les injustices, reproduit les violences, et multiplié les corruptions, à l'instar de nombreux pays ayant accédé à l'indépendance. De même que, de son côté, la France (elle n'est pas la seule) n'est pas pleinement parvenue à faire son deuil de la perte de son empire,

---

<sup>5</sup> Achille Mbembe : *Critique de la raison nègre* (2013). 272 p., La découverte/Poche.

ce que je tends à considérer comme deux composantes-clés de ce qu'on appelle l'échec de l'intégration d'un certain nombre de ceux dont les parents ou grands-parents sont devenus Français à l'issue de l'indépendance de l'Algérie. Double deuil, celui d'une Algérie déficitaire en matière de droits et de libertés, et celui d'une France qui n'en finit pas avec son passé colonial.

Le vocabulaire de Frantz Fanon est un programme : « *libération* », « *renaissance* », « *restitution* », « *émergence* » ... Il écrit souvent aussi « *trouver autre chose* ». Le thème constant que les exégètes de l'œuvre de Fanon soulignent concerne précisément « *l'étendue des souffrances psychiques causées par le racisme et la présence vive de la folie dans le système colonial* »<sup>6</sup>. Et j'appelle déracinement la perpétuation de ces traumatismes dans les nouvelles générations. Priver quelqu'un de ses racines, c'est lui arracher ce par quoi il tient à la vie, c'est-à-dire son intériorité, son univers, sa mémoire et celle de son peuple. Le déracinement est l'une des formes de l'aliénation, qui est privation de soi. Rien n'est plus aliénant, plus destructeur que le racisme, fut-ce celui de regard ou de la mise à l'écart. Là-dessus, Memmi et Fanon font le même constat : ce qui caractérise le colonisé, c'est qu'il est, dans le regard de la société coloniale, une chose, qu'il n'a pas d'existence propre, qu'il est en somme séparé de lui-même et réduit au regard de l'autre, du dominant.

Ce qu'Achille Mbembe commente admirablement : « *En situation coloniale, le travail du racisme vise, en premier lieu, à abolir toute séparation entre le moi intérieur et le regard extérieur* »<sup>7</sup>. Mais ce sur quoi nous devons nous interroger, c'est sur la perpétuation de cette séparation en situation postcoloniale, et pour des individus qui sont nés après la décolonisation et hors du pays anciennement colonisé. Pour employer le langage phénoménologique que Fanon connaissait fort bien pour avoir suivi l'enseignement de Maurice Merleau-Ponty à Lyon, où il poursuivait ses études de médecine, pour le déraciné, vivre n'est pas exister, mais seulement subsister.

Il est regrettable que Frantz Fanon ait disparu si tôt, car il aurait pu contribuer à nous éclairer sur les raisons pour lesquelles nombre d'individus, un demi-siècle après la décolonisation, continuent d'éprouver douloureusement ce que Mbembe appelle « *la grande nuit* » du déracinement, là où normalement ils ont eu l'occasion de redécouvrir des valeurs propres et de s'insérer dans le développement cohérent d'un monde. Mbembe conserve d'ailleurs la même foi que celle de Frantz Fanon, quand il dresse un bilan du futur de l'Afrique, dans un ouvrage intitulé précisément *Sortir de la grande nuit*. En observateur attentif et critique de l'Afrique décolonisée, il s'efforce de faire apparaître, derrière les crises et les destructions qui constituent l'apparence de l'Afrique postcoloniale depuis un demi-siècle, se dessinent les contours de sociétés africaines en train de naître, et répondant au vœu de Fanon de « *faire jaillir un sujet humain inédit* ».<sup>8</sup> Une manière de contribuer à en finir avec les préjugés et les clichés hérités de la période coloniale, chez les ex-colonisés comme chez les ex-colonisateurs, une manière, selon le vœu de Frantz Fanon, d'ouvrir l'Afrique à un avenir qui ne soit pas la répétition du passé, à un avenir inédit. C'est le cas

---

<sup>6</sup> Achille Mbembe, *op. cit.*

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>8</sup> Achille Mbembe : *Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée*. 252 p. La Découverte/poche, 2013.

également d'un autre continuateur de Fanon, Paul Gilroy, sociologue britannique de mère caribéenne (d'où ses rapports privilégiés avec Edouard Glissant, dont nous parlerons le 2 juin), qui a tenté une extraordinaire réhabilitation de l'homme noir dans la sphère de la culture universelle avec un ouvrage publié en 2010, intitulé *L'Atlantique noir, modernité et double conscience*<sup>9</sup>. Loin de tous les clichés et des préjugés raciaux et ethniques forgés par les siècles occidentaux, Paul Gilroy rétablit « l'identité noire » dans sa complexité, sa diversité et sa perpétuelle transformation, ce qui constitue un exercice et un exorcisme qui permettent à tous les lecteurs de sortir enfin de la « *grande nuit* » du déracinement, comme naguère a pu y contribuer le livre de l'historien britannique John Illife intitulé *Les Africains*, qui doit être considéré comme le livre qui réhabilite la mémoire de l'Afrique et rend aux Africains leur histoire dans toute son ampleur et toute sa diversité, en somme leur restitue leurs racines<sup>10</sup>.

Au-delà de la question africaine, au-delà de la question algérienne, il y a dans les livres de Fanon des analyses qui ne peuvent qu'aider à une réflexion lucide sur l'état présent des choses, qu'il s'agisse de l'Afghanistan, de l'Irak ou de la Palestine, et il est utile de repérer des similitudes avec les colonisations. Même s'il s'agit des combats de nouvelles générations, encore prendre en charge, conformément au projet de Fanon la souffrance des hommes qui luttent, seul chemin pour sortir de « *la grande nuit* ».

Je voudrais préciser ici les titres des quatre ouvrages publiés par Frantz Fanon au cours de sa brève existence : *Peau noire, masques blancs*, publié en 1952<sup>11</sup> ; *L'An V de la Révolution algérienne*, publié en 1959 ; *Les Damnés de la terre*, publié en 1961, avec une célèbre préface de Jean-Paul Sartre (qui a contribué à donner à la pensée de Fanon une radicalité qu'il faut aujourd'hui corriger, notamment sur ce qui concerne la violence révolutionnaire) ; et enfin *Pour la révolution africaine*, publié de manière posthume en 1964.<sup>12</sup>

Ces ouvrages de Fanon, et en particulier *L'An V de la révolution algérienne*, souvent considéré comme « le classique » de la décolonisation, qui analyse la manière dont se sont construites les résistances et les luttes qui conduiront les Algériens à l'indépendance, m'ont conduit à cette réflexion sur le déracinement dans la mesure même où Frantz Fanon se tient quasi méthodiquement à distance des certitudes qui permettent ordinairement d'identifier les idées des uns et des autres. Et précisément Fanon dénonce sans cesse les catégorisations et les certitudes (qu'on qualifierait aujourd'hui de *politiquement correcte*) comme relevant de la *pensée unique*, dont il dénonce non seulement l'artifice (en ce qu'elles ne rendent pas compte de la réalité), mais surtout les méfaits, dans la mesure où elles entretiennent des schémas de pensée qu'il s'agit précisément de dépasser pour en finir avec la déchirure et la violence du déracinement.

Le déracinement est précisément le terme auquel je tiens pour désigner les effets physiques et psychologiques des identifications et des transparences impossibles (comme Albert Memmi, Frantz

---

<sup>9</sup> Paul Gilroy : *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience*. 333 p., Amsterdam éd., 2010.

<sup>10</sup> John Illife : *Les Africains* (1995). 701 pp. Champs histoire, 2009.

<sup>11</sup> Points essais.

<sup>12</sup> Ces trois ouvrages sont réédités chez La Découverte/poche.

Fanon est hanté en permanence par cette impossibilité de coïncider avec soi-même, d'« être » en somme, de s'appartenir, de se situer dans un univers propre). C'est ce déracinement qui probablement aujourd'hui constitue le terrain le plus favorable pour ceux qui cherchent des recrues pour les djihads, ce que montre très bien le livre de Gilles Kepel consacrées aux *Banlieues de l'islam*<sup>13</sup>. Mais le souci dialectique et réflexif de Fanon, son refus des certitudes, son goût pour le doute méthodique, qu'il doit probablement à Merleau-Ponty, mais qu'il réfère plutôt à Sartre (qui, je le rappelle, rédigea une préface demeurée célèbre aux *Damnés de la terre*) expliquent pour une part que, dès après sa mort, les jugements les plus contradictoires aient pu être portés sur sa pensée et sur son action (n'oublions pas que noir Français né en Martinique, Fanon s'est engagé dans le Front de Libération National algérien, et qu'il a ensuite acquis la nationalité algérienne !).

Mais ce qui m'intéresse précisément, c'est l'orientation de la pensée et de l'action de Fanon, qui ne se battait pas seulement pour la libération nationale, mais inscrivait son engagement dans la perspective d'une libération de tous les hommes, autrement dans une perspective universaliste. Là encore, il s'agit d'un engagement qui a un sens philosophique.

C'est la raison pour laquelle je crois qu'il faut accorder une attention particulière aux textes politiques de Fanon, regroupés en 1964 sous le titre *Pour la révolution africaine*. L'un des textes analyse précisément en 1952-53 sous l'intitulé *La situation du colonisé* ce qu'il appelle « le syndrome nord-africain », pour sa contribution à un dossier de la revue *Esprit* consacré au *Prolétariat nord-africain en France* (nous sommes en février 1952 !). Toujours dans son souci d'examiner dialectiquement les situations, il y confronte ce qu'il appelle « *la grande erreur blanche* » au « *grand mirage noir* ». Je ne sais si l'on pourrait aujourd'hui sans risque parler de *syndrome nord-africain* en France, mais ce qui m'intéresse, c'est que, de manière assez semblable à la démarche d'Albert Memmi (qui est loin de partager ses engagements), Fanon nous permet de percevoir que le drame et la violence du déracinement, qui se jouent dans la relation entre colonisé et colonisateur (« *grande erreur blanche* », « *grand mirage noir* »), et ne trouvera son issue que dans une déconstruction (ou destruction) de « *la grande erreur* » et du « *grand mirage* ». Ce qui suppose la recherche d'une voie médiane qui pourrait donner lieu à une reconnaissance réciproque. L'engagement de Fanon pour la révolution nationale est fondé sur l'idée que « *la fin logique de cette volonté de lutte est la libération totale du territoire national* ». D'où son adhésion au FLN qui accouchera de l'essai intitulé *L'An V de la révolution algérienne*. Mais Fanon ne sépare pas la révolution algérienne de la perspective de la libération de l'Afrique à l'égard du joug colonial, de même qu'il ne sépare pas la libération de l'Afrique des combats pour une libération de tous les hommes, parce que la sortie du déracinement ne peut s'inscrire que dans une orientation vers l'universel.

Je voudrais insister sur ce que pour Frantz Fanon l'engagement est la solution au tourment du déracinement. Mais ce qui fait la différence entre les engagements de djihadistes actuels, comme les engagements de néo-nationalistes en tous genres, c'est qu'ils constituent de fausses solutions, des

---

<sup>13</sup> Gilles Képel : *Les banlieues de l'islam : naissance d'une religion en France*. 425 p., Points essais, 2015.

solutions illusoires et sans avenir parce que, précisément, elles constituent des mirages, pour deux raisons : d'une part parce que ces pseudo-solutions relèvent de catégories et de certitudes mortifères – pensons au kamikaze qui sacrifie son corps, là où Fanon a pour devise « *Ô mon corps, fais toujours de moi un homme qui s'interroge* »<sup>14</sup>; de l'autre parce que ces solutions ne portent en elles aucune perspective de réconciliation par-delà la violence révolutionnaire : « *Si tu n'exiges pas l'homme, écrit Fanon, si tu ne sacrifies pas l'homme qui est en toi pour que l'homme qui est sur cette terre soit plus qu'un corps, plus qu'un Mohammed, par quel tour de passe-passe faudra-t-il que j'acquière la certitude que, toi aussi, tu es digne de mon amour ?* »<sup>15</sup>

C'est ce qui me conduit à faire l'hypothèse que le non-aboutissement (pour ne pas parler d'échec) et de la révolution algérienne et de la libération de l'Afrique peut constituer une explication de certains problèmes que nous vivons aujourd'hui.

J'ai parlé de *philosophie* du déracinement. Je m'en suis expliqué pour ce qui est d'Albert Memmi. Je crois que la qualification vaut également pour Fanon, que son exigence d'universel dans l'engagement inscrit dans le camp de l'humanisme. Chez Fanon, la question du corps est primordiale. La tragédie du déracinement réside notamment dans la séparation de l'esprit et du corps. Fanon fait référence au livre d'un sociologue et historien américain, célèbre militant des droits civiques qui a notamment pris la tête d'un groupe de militants afro-américain et fut un défenseur ardent du panafricanisme ; il publie en 1903 un ouvrage intitulé *Les voix du peuple noir*<sup>16</sup> dans lequel il se propose de changer le regard des blancs en démontrant le génie et l'humanité de ce qu'on appelait alors « la race noire ». L'aliénation du déracinement consiste précisément à être privé de son génie propre et de son humanité et condamné à se percevoir à travers le regard de l'autre, en l'occurrence le dominant (notons au passage que la libération de la femme consiste aussi à cesser de se percevoir à travers le regard des hommes). Le déracinement doit donc s'entendre en deux sens : d'une part être perçu et n'avoir son être que dans le regard de l'autre ; c'est le regard raciste ; d'autre part (et s'en est la conséquence) se trouver, comme l'écrit Fanon « *scindé entre son corps et son interrogation* ». C'est ce dédoublement que j'ai énoncé plus haut comme une *dissociation* (de conscience), terme d'origine latine dont l'équivalent grec est la *schizophrénie*.

La sortie du déracinement consistant précisément, selon les termes de Fanon, à retrouver sa position d'agent, ou d'acteur à part entière. Être l'acteur de sa libération : nous entrons ici dans le processus de la reconnaissance mutuelle.

A la question du *pourquoi* cette non intégration (qu'il convient de relativiser), par exemple de jeunes Français aux parents et grands-parents d'origine algérienne ou autre, à la différence de l'intégration apparemment mieux réussie (si ce n'est totalement réussie) d'autres Français d'origines étrangères, il

---

<sup>14</sup> Il s'agit de la phrase qui conclut *Peau noire, masques blancs*.

<sup>15</sup> Frantz Fanon : *Pour la révolution africaine*, *op. cit.*

<sup>16</sup> William Edward Burghardt Du bois (1868-1963) : *Les voix du peuple noir* (1903). La Découverte, 2007.

convient de répondre par ce que j'ai appelé plus haut la *continuité mémorielle*, en l'occurrence les suites de la décolonisation qui n'a été réellement « digérée » ni par les ex-colonisés ni par les ex-colonisateurs (Albert Memmi rendait déjà compte de cela, lors de notre précédente rencontre). L'échec de la révolution algérienne en matière de droits et de libertés, d'une part, et la persistance, sinon dans les discours, du moins dans les regards et dans les attitudes, du racisme constituent les principaux obstacles à une intégration réussie. Mais le moteur de l'intégration réside au moins dans un climat de reconnaissance mutuelle. L'un des textes de Fanon réédité dans *Pour la révolution africaine* a pour titre *Racisme et culture*. Il a été rédigé et prononcé à l'occasion du *Premier congrès des écrivains et artistes noirs* à Paris en septembre 1956. La philosophe Magali Bessone, qui a rédigé une magnifique *Introduction* pour l'édition des *Œuvres* de Fanon en 2011, résume très exactement les éléments constitutifs de ce racisme rentré ou larvé de l'ex-colonisateur en proie au ressentiment, et de l'ex-colonisé qui demeure d'autant moins capable de résilience que sa situation ne s'est pas améliorée. A leur manière, tous deux demeurent dans la souffrance du déracinement. A partir de quoi Fanon a tenté une clarification du concept de racisme que Magali Bessone résume à sa façon : il s'agit en premier lieu d'une « *disposition visant l'infériorisation émotionnelle, affective et intellectuelle de certains hommes, correspondant à un système déterminé d'organisation de l'exploitation économique et de l'asservissement politique de ces hommes* ». On voit ici que le racisme, loin d'être « *une position individuelle ou une passion irrationnelle* », relève d'une idéologie parfaitement construite que Frantz Fanon définit ensuite comme servant des rapports économiques inégaux. Cette idéologie, résume encore Magali Bessone qui suit la démarche de Fanon, a pour fonction de *mettre en place la destruction de la culture des hommes aliénés et de produire ce que Fanon appelle une « momification » de cette culture*. La philosophe parle à son tour d'une « *pétrification des identités culturelles dans un face à face stérile* ». Momification ou pétrification sont bien des termes qui permettent de rendre compte du déracinement de celui qui se trouve privé d'une mémoire vivante constitutive d'identité. Nous pourrions expliquer par-là certaines destructions opérées par Daesh, notamment sur le site de Palmyre : vous tenez pour négligeable notre culture, voilà ce que nous faisons de « votre patrimoine » (les islamistes ne reconnaissant pour leur d'autre patrimoine que leur idéologie).

C'est bien ce « *face à face stérile* » qui permettrait d'expliquer certains aspects de la non intégration d'une partie des Français issus de l'immigration, demeurés peu accessibles ou indifférents, si ce n'est allergiques aux « valeurs » françaises, démocratiques et républicaines. Dans ce « *face à face stérile* » des deux parties, on ne retrouve pas le racisme de la colonisation, le racisme comme système d'exploitation économique et politique (sens 1), mais demeurent les préjugés, manifestes dans les pratiques sociales comme dans les attitudes et dans les regards. L'idéologie coloniale explicite a disparu (elle est en tout cas marginalisée), mais pas tout à fait le regard « momifiant » de l'ex-colonisateur sur l'ex-colonisé (ce dont, là encore, rend compte fort bien à sa manière Albert Memmi dans *Portrait du décolonisé arabo-musulman*,



publié en 2004<sup>17</sup>). Pour reprendre un terme hégélien, la *reconnaissance* n'a pas eu lieu, ou du moins n'est pas achevée.

Demeure la solution préconisée par Fanon dans le contexte de la colonisation : réinventer sa culture dans l'action de libération. La nouvelle Algérie que Frantz Fanon appelait de ses vœux, n'était pas seulement l'Etat national algérien, condition évidemment nécessaire mais non suffisante d'une véritable décolonisation ; la libération ne s'accomplirait que par une réelle révolution économique et culturelle qui abolirait les injustices et les inégalités héritées de la situation coloniale. Nous savons ce qu'il en a été. Cette Algérie souhaitée, qui devait avoir un sens universel, n'est pas advenue. Fanon n'a pas eu le temps de perdre ses illusions, puisqu'il est mort de leucémie en 1961. Cet échec de la révolution algérienne en matière de justice et de liberté constitue certainement, comme dans nombre d'autres pays, l'une des causes du déracinement, notamment chez ceux qui ont même dû se résigner à quitter le nouvel Etat national pour devenir des immigrés français. Il ne s'agit plus dans ces cas de décolonisation territoriale, mais de décolonisation symbolique.

La situation paradoxale de notre XXI<sup>e</sup> siècle réside en ce que nous en arrivons à parler d'un *déracinement postcolonial*, le déracinement de celui qui est né et qui vit dans l'ex-métropole, le déracinement de celui qui vit (même fantasmatiquement) la violence coloniale non plus en tant que colonisé, puisque la décolonisation a eu lieu, mais en tant qu'immigré (qu'il n'est pas). Immigré paradoxal, puisqu'il est français, né en France et jouissant de plein droit de son statut de ressortissant français. La persistance du déracinement peut sans doute s'expliquer par un climat de violence larvée, parfois ouverte, qui demeure l'indice du regard que continuent de porter sur un certain nombre de Français d'autres Français qui n'en ont pas fini, eux non plus, avec les préjugés hérités de l'époque coloniale.

Le paradoxe du déracinement devient complet si l'on en vient à évoquer le déracinement de celui « *qui est resté au pays* », à propos duquel Fanon écrivait déjà, dans *Les damnés de la terre* : « *On aperçoit que la violence dans les voies bien précises au moment de la lutte de libération ne s'éteint pas magiquement après la cérémonie des couleurs nationales* ». Et de préciser ensuite : « *Elle s'éteint d'autant moins que la construction nationale continue à s'inscrire dans le cadre de la compétition décisive du capitalisme et du socialisme* »<sup>18</sup> Aujourd'hui, il ne s'agit plus de la compétition du capitalisme et du socialisme, mais des profondes inégalités engendrées entre nord et sud par la mondialisation. L'épreuve du déracinement avec son lot de souffrances individuelles et collectives demeure ainsi celle de tous ceux qui, par-delà la conquête des indépendances nationales et politiques, en arrivent à associer à la mémoire de la situation coloniale (qu'ils n'ont pas vécue) l'état de fait dramatique engendré par la mondialisation.

Comme si, par un mauvais tour du destin, la mondialisation devait se révéler le nouveau nom de la colonisation. C'est en tout cas ce que peut nous suggérer la lecture du livre de l'historien Jacques

---

<sup>17</sup> Albert Memmi (né en 1920) : *Portrait du décolonisé arabo-musulman et des quelques autres* (2005). 224 p., Folio actuel.

<sup>18</sup> *Les damnés de la terre*, *op. cit.* Cité également par Magali Bessone, *op. cit.*

Frémeaux consacré à l'histoire des empires coloniaux<sup>19</sup>. C'est précisément de cette histoire-monde qu'il sera question le 2 juin, à travers la lecture d'Edouard Glissant, qui propose de sortir des violences de la mondialisation par la promotion d'une *mondialité* dont je tâcherai de vous présenter la nature.

---

---

<sup>19</sup> Jacques Frémeaux : *Les empires coloniaux. Une histoire-monde*. 564 p. CNRS, 2012.